

L'AMBIGUITE DU SOUVENIR

Corpus

Texte A - Charles Baudelaire : *Je n'ai pas oublié, voisine de la ville...* (*Les Fleurs du Mal*, 1857)

Texte B - Extrait de *Baudelaire par lui-même* de Pascal Pia (1952)

Annexe - Extrait de *Baudelaire* de Clément Borgal (1961).

Texte A - Charles Baudelaire : *Je n'ai pas oublié, voisine de la ville...* (*Les Fleurs du Mal*, Spleen et Idéal, LXX, 1857).

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille;
Sa Pomone¹ de plâtre et sa vieille Vénus²
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,
Contempler nos dîners longs et silencieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge².



1. Pomone : nom latin de la nymphe des fruits et des jardins.
2. serge : sorte de tissu.

*Pomone, (Oise) Denis Mondineu
Né en 1942....*

Texte B - Extrait de *Baudelaire par lui-même* de Pascal Pia (1952).

[Dans son Baudelaire par lui-même, le critique littéraire Pascal Pia fait référence aux deux poèmes précédents (Textes A et B) qu'il confronte à deux extraits de lettres de Baudelaire à sa mère.]

Dans cette évocation de jours tranquilles¹ mais endoloris, dans ce rappel de dîners longs et silencieux, dans l'accusation d'ingratitude que Baudelaire feint de s'adresser envers des morts qu'il n'oublie pourtant pas, il serait difficile de ne pas deviner le grief qu'il fait à sa mère de n'avoir pas montré le même attachement et d'avoir distrait, au bénéfice d'un intrus², une part de son amour.

Longtemps plus tard, en 1858, signalant à sa mère redevenue veuve les deux poèmes qu'on vient de lire, il s'étonnera qu'elle ne lui en ait rien dit :

*Vous n'avez donc pas remarqué qu'il y avait dans les Fleurs du Mal deux pièces vous concernant, ou du moins allusionnelles³ à des détails intimes de notre ancienne vie, de cette époque de veuvage qui m'a laissé de singuliers et tristes souvenirs, - l'une : *Je n'ai pas oublié, voisine de la ville...* (Neuilly^A), et l'autre qui suit : *La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...* (Marianne) ? J'ai laissé ces pièces sans titres et sans indications claires, parce que j'ai horreur de prostituer les choses intimes de la famille. (Lettre du 11 janvier 1858)*

Plus tard encore, ayant renoué avec sa mère des liens vraiment affectueux et retrouvé, pour lui parler, le tutoiement, il lui enverra ces lignes à la fois tendres et déchirantes :

Qui sait si je pourrai une fois encore t'ouvrir toute mon âme, que tu n'as jamais appréciée ni connue ! J'écris cela .sans hésitation, tant je sais que c'est vrai. Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre; tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'aie une mémoire terrible ? Plus tard, la place Saint-André-des-Arts et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles ! Je me souviens des quais, qui étaient si tristes le soir. Ah ! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler bon temps celui qui a été sans doute mauvais pour toi. Mais j'étais toujours vivant en toi; tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois une idole et un camarade. Tu seras peut-être étonnée que je puisse parler avec passion d'un temps si reculé. Moi-même j'en suis étonné. C'est peut-être parce que j'ai conçu, une fois encore, le désir de la mort, que les choses anciennes se peignent si vivement dans mon esprit. (Lettre du 6 mai 1861.)

1. quiets : tranquilles, paisibles. 2. cet "intrus" est le général Aupick avec lequel la mère de Baudelaire s'est remariée un an après la mort de son époux. 3. allusionnelles (néologisme) : qui font Pomone, Denis Mondineu allusion. 4. Neuilly : à cette époque, ce n'est qu'un gros bourg à l'ouest de Paris.

Annexe - Extrait de *Baudelaire* de Clément Borgal (1961).

Désireux de relever un défi lancé par Edgar Poe, Baudelaire conçut un jour le projet d'une autobiographie *pétard* - pour employer son vocabulaire - un recueil de mémoires qui fût à la fois le récit complet de sa vie, et la plus scandaleuse des confessions publiques. Il n'avait même pas à en chercher le titre, l'écrivain américain le lui fournissait. "Un grand livre, écrit-il à sa mère le 1^{er} avril 1861, auquel je rêve depuis deux ans : *Mon cœur mis à nu*, et où j'entasserai toutes mes colères. Ah ! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions* de J.-J. paraîtront pâles!"

Malheureusement, comme tant d'autres rêves par le poète, cet ouvrage est resté à l'état de projet. Les ébauches qui en ont été publiées après sa mort nous apportent certes de précieuses révélations sur son âme. Pour l'histoire de sa vie, en revanche, point ou très peu de renseignements. Force est donc au critique de recomposer sa biographie à partir de données extérieures.

Gardons-nous d'ailleurs d'exagérer l'importance de cette biographie. Nombre d'exégètes*, accordant plus d'intérêt à l'homme qu'à l'œuvre, et trouvant le cas de Baudelaire plus riche d'enseignement que son œuvre de valeur intrinsèque, ont prétendu s'appuyer sur les détails - parfois les plus intimes - de son existence, pour étayer leur thèse. Or, il est peu de vies d'écrivains du XIX^e siècle aussi mal connues. Jacques Crépet, l'un des meilleurs spécialistes baudelairiens, en disait sa surprise au lendemain de la guerre. L'érudition depuis n'a point réalisé de sensibles progrès.

Parce que certaines digressions des *Paradis artificiels* affirmaient l'action exercée sur l'œuvre créatrice du poète par ses impressions d'enfance, ou parce que telle lettre à Ancelle du 18 février 1866, déclarait *Les Fleurs du mal* inséparables de l'expérience personnelle de leur auteur, on a voulu identifier existence et poésie. Du scandale de l'œuvre, on a inféré** le scandale vécu². Si l'on s'efforce d'être objectif, on s'aperçoit qu'en réalité la vie de Baudelaire a été singulièrement prosaïque, voire banale.

1. Correspondance, III, 266. Il s'agit d'une référence aux *Confessions* de J.J. Rousseau. 2. Cf. premier projet de préface pour *Les Fleurs du Mal*: "On m'a attribué tous les crimes que je racontais" (Euvres complètes, p. 1380).

* exégètes : ici, critiques littéraires.

** inféré : déduit.

VERS LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Analyse grammaticale

Le texte est constitué d'une seule phrase harmonieusement construite : le sujet et le verbe principal y sont suivis de trois groupes objets qui se succèdent et, conformément à une habitude du langage périodique, s'amplifient. Entre les deux premiers et le dernier, qui en 1857 étaient séparés par le seul point-virgule du texte, les différences sont grandes.

Apparemment nostalgique sauf que rien n'est jamais simple avec la mémoire, ni avec Baudelaire. Le texte est fondé sur une « période », autrement dit une phrase complexe très longue. Analysons-la pour commencer. Cela évite le contresens, mais cela permet aussi de voir la polyphonie issu de la syntaxe.

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,

proposition principale apposition

Notre blanche maison, petite mais tranquille;

complément d'objet direct (le « mais adversatif doit être analysé. Bien sûr elle est petite, et une grande maison, c'est mieux, mais elle est tranquille, ce qui est appréciable).

Sa Pomone¹ de plâtre et sa vieille Vénus²

(je n'ai oublié quoi, trois choses :

1) notre blanche maison,

2) sa Pomone de plâtre

3) sa vieille Vénus)

On a un ensemble plutôt tourné vers l'extérieur. Pour le moment on ne sait rien de la maison de l'intérieur, hormis qu'elle est tranquille.

Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,

(le syntagme renvoie au deux complément d'objet, aux deux statues.

Et (je n'ai pas oublié en structure cachée) le soleil, le soir, ruisselant et superbe,

Avec ce soleil, qui est come un œil, on entre dans l'intérieur de la maison.

Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,

pronom relatif mise en apposition de cette subordonnée complétive de nom

Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,

c'est le soleil qui semblait, la mise en apposition donne une structure d'identité : le soleil est identique à un grand œil

Contempler nos dîners longs et silencieux,

proposition infinitive (complétive de verbe)

Répandant largement ses beaux reflets de cierge

gérondif (en même temps qu'il contemple, il répand ses reflets)

Sur la nappe frugale et les rideaux de serge³.

Les figures de style majeures : antithèse et personnification

Vous avez ici une figure de style intéressante : la personnification. Le soleil est comparé à un grand œil ouvert, autrement dit, par métonymie à une personne occupée à contempler derrière la vitre une scène de repas auquel il ne peut participer. Ce qui ne l'empêche pas de répandre largement ses rayons.

Ce n'est pas le soleil mais le ciel qui est curieux. Le soleil se présente un peu comme l'espion du ciel et l'immensité du firmament s'oppose ainsi à la petitesse de l'univers humain, qui se concentre autour de la *cène* familiale.

Le texte, caractérisé par un grand nombre de mise en apposition se termine sur un rythme qui s'élargit, et qui renvoie au geste large du soleil répandant sa chaleur sur la nappe et les rideaux, autrement sur toute la pièce.

Attention : ce n'est pas un coucher de soleil flamboyant, les reflets de cierge invitent plutôt à penser à des teintes plus douces et surtout à une atmosphère d'Eglise ou de chapelle, donc de prière. Ce qu'évoque les dîners silencieux (comme dans un oratoire).

L'antithèse est discrète : elle oppose d'un côté l'atmosphère feutrée du dîner et le soleil, (ruisselant et superbe), mais qui se brise contre la vitre. Autrement dit, la nostalgie de la maison petite mais tranquille n'est sans doute pas aussi éclatante qu'elle peut apparaître au premier abord. Des dîners longs et silencieux ne sont pas forcément de bons souvenirs.

Mais c'est selon toute apparence un spectacle auquel le poète est sensible et dont il se souvient avec précision (ou dont il feint de se souvenir avec précision).

On a donc quatre éléments qui organisent le souvenir : la maison, les deux statues et le soleil. Ces quatre éléments organisent l'espace en le dédoublant : d'un côté la maison et les deux vieilles statues – on a donc une orientation vers l'extérieur de la maison – de l'autre le soleil, éclairant le repas du soir. Dès lors, la dimension temporelle est intégrée : c'est le soir. Implicitement, il y a l'idée d'une répétition. Le coucher de soleil chaque soir et le coucher de soleil sur des repas longs et silencieux.

Le biographique et ses spécificités

Le biographique s'inscrit dans un certain rapport à la mémoire, souvent idéalisé. Mais ici, il faut souligner l'ambiguïté du texte. Sous l'apparence d'un petit poème anodin autour de la maison d'enfance, on a un travail stylistique autour du rapport extérieur/intérieur, et deux climats différents et successifs : une maison vieillote et un jardin aux statues surannées, qui progressivement s'ouvre pour nous livrer une scène familiale, habituelle ou donnée comme telle, un repas de famille. Là, le climat est celui d'un oratoire, comme si le soleil se heurtait à une force propre à l'intérieur de la maison, qui l'empêchait de donner tout son éclat.

C'est donc une atmosphère d'énigme quant à cet « intérieur » familial qui est construite et lentement élaborée. Y a-t-on été heureux ? S'y ennuyait-on ? Regardait-on le coucher du soleil depuis la fenêtre ? C'est l'univers du poète bien plus qu'un souvenir qui est ici donné.

INTERPRETATION PROPOSÉE

Tout cela résonne apparemment comme un souvenir délicat, (notre blanche maison, petite mais tranquille). Oui, bien sûr ce n'était pas bien grand mais c'était si tranquille, et tellement

tranquille que les dîners en suintaient d'ennui. Quant au jardin, le « bosquet chétif » laisse supposer que tout cela n'était pas glorieux. Y était-on heureux ? Rien ne le laisse vraiment supposer. Certes le soleil ruisselle, mais enfin, son élan est brisé derrière la vitre, comme si on empêchait d'entrer tout ce qui a s'épanche largement.

On peut donc interpréter de deux manières différentes ce poème : comme un petit texte empreint de la nostalgie d'un passé révolu, à l'ombre d'une petite maison blanche, paisible et douce, où les repas du soirs se déroulaient dans une atmosphère d'oratoire. Ou comme un petit texte qui laisse filtrer le sentiment du poète : une enfance ennuyeuse dans un milieu étroit et vieillot autant que les statues du jardin.

Éléments pour la rédaction

Si nous suivons le déroulement manifeste de ce texte, le spectacle autrefois familier que l'on voyait en dehors de la maison et par lequel commence l'évocation semble susciter chez le poète (au moment où il écrit) un attendrissement. Des adjectifs comme « petite », « tranquille », « chétif » contribuent à créer l'impression d'un monde qui se referme, comme pour se protéger, sur ses limitations dans le cercle desquelles les deux statues se cantonnent humblement : Pomone n'est qu'une statue de plâtre et Vénus a subi les injures du temps ; à leur manière elles sont un emblème de la fragilité, contre laquelle lutte le souvenir, des choses de ce monde et des amours.

L'inversion de l'expression « voisine de la ville », au vers 1 peut traduire le désir de ne resserrer que progressivement le cercle de l'intimité, de ne nous rapprocher que par degrés du cœur des choses : à la ville succède la blanche maison, vue du dehors dans le bosquet qui l'entoure, et enfin l'intérieur de celle-ci.

Paradoxalement s'établit alors une rupture : c'est lorsque l'espace se referme que le plus grand éclat apparaît. Car si l'astre du soir semble resplendir sur le monde au vers 5, nous comprenons dès le vers 6 que c'est de l'intérieur de la maison qu'il est vu et même que ses rayons, poétiquement, n'atteignent que ce lieu : soleil et intérieur sont liés et nous sont montrés ensemble à un moment doublement privilégié, alors que pour l'extérieur nous n'avions ni précision temporelle ni indication de luminosité. Mais si en nous rapprochant du centre nous avons assisté à une brusque illumination, quand nous l'atteignons la lumière solaire « s'adoucit » 8 : le mot de « cierge », si surprenant à cette heure, en ce lieu, conjugue intimité et ferveur et fait naître une impression de cérémonie secrète et sacrée.

Le soleil par ailleurs ne répand ses rayons que sur les tissus, (la nappe et les rideaux). Comme s'il n'osait ou ne pouvait se poser ailleurs, sur les visages par exemple. Rien n'anime ce texte. On n'y voit que des choses, choses du monde et objets fabriqués, mais aucun visage aimé n'est évoqué.

Construction grammaticale et rythme soulignent à la fois, dans ce poème, l'unité du souvenir et l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur.